

Merabi Murgulia, du ballet au barreau

Adolescent, il était danseur folklorique dans une troupe géorgienne. A 37 ans, il est l'un des avocats qui comptent à Paris et prendra part, dès la rentrée prochaine, au procès des attentats du 13 novembre 2015. Un parcours atypique, ponctué de belles rencontres.

PAR GEORGIA DIAZ, PHOTO ARNAUD DUMONTIER.

Un olivier près de la porte. Un escalier de verre et d'acier plongeant dans une cave voûtée du XII^e siècle, au pied d'un immeuble des années 1950. Situé en plein cœur du Quartier latin, le cabinet de Merabi Murgulia étonne, et ce n'est pas pour lui déplaire.

« Le style "parquet moulures" ne nous correspondait pas. Ici, on a eu un véritable coup de foudre pour la cave, devenue notre salle de réunion, en mode Poudlard (l'école de sorcellerie de *Harry Potter*, NDLR) », lance-t-il. Sobrement vêtu d'un costume-cravate, l'homme se fond dans le décor. Seul son léger accent dévoile des origines lointaines, mais indéfinissables. Il est nourri des différentes étapes ayant jalonné son parcours, de la Géorgie à Paris. Les « o » sont ouverts et chantants, à la toulousaine. Les « e », parfois appuyés, à la bourguignonne. Et les « r », gutturaux, à la slave. « Inimitable », s'amuse certains de ses confrères avocats.

« Je suis de la dernière génération soviétique », confie Merabi Murgulia, né en 1984, à Koutaïssi. La deuxième ville de Géorgie est connue pour sa cathédrale médiévale, devenue symbole national à la chute de l'URSS, en 1991. Une date qui marque le début des « années noires »

pour le jeune garçon, issu d'un « milieu assez intello, mais fauché ». Sa mère est professeure de biologie. Son père, ingénieur. Aux souvenirs de vacances passées sur les plages de la mer Noire succèdent ceux des cartes de rationnement et des cambriolages fréquents, signes tangibles du délitement de l'économie et des structures politiques locales. « C'était devenu la jungle », décrit calmement Merabi Murgulia. Quasi déscolarisé, l'enfant de 6 ans intègre, avec son frère, un ensemble de danses traditionnelles. Il bénéficie ainsi des repas que ses parents peinent à lui fournir. En 1999, la troupe est programmée aux Fêtes de la vigne, un festival international de danses folkloriques à Dijon.

Parti de Géorgie avec 50 dollars en poche

La vie de Merabi Murgulia bascule alors. Il apprend quelques mots de français et fait office de traducteur pour la troupe. « En carton ! plaisante-t-il, avant d'énumérer son vocabulaire restreint : bonjour, au revoir, merci, hospitalité, content. » C'est peu, mais suffisant pour se lier d'amitié avec l'une des bénévoles de l'événement, Rachel. A peine plus âgée que lui, celle-ci se débrouille pour qu'il soit inscrit en classe de seconde dans un lycée européen de Dijon. Merabi Murgulia y intègre

Il s'aguerrit lors d'affaires qui attirent autant la lumière que les critiques, et cultive la discrétion

alors l'internat, après avoir quitté la Géorgie et sa famille. « Avec 50 dollars en poche, deux valises et ma trentaine de mots de vocabulaire ! » se souvient-il. Ses week-ends, il les passe chez Rachel, ses deux frères et leur mère infirmière – « Maman 2 », comme il la surnomme affectueusement. Il maîtrise mal la langue, bégaye, mais se révèle doué avec les chiffres. Il décroche, sans redoubler, un bac scientifique.

Il s'attache aussi à Patricia, institutrice à Nuits-Saint-Georges, qui lui fait découvrir Georges Brassens et « le pinard ». « Elle a joué un rôle important dans ma... bourgognitude », s'esclaffe-t-il. Il se met aussi au rugby, sur les conseils de son ami Jean-Baptiste, et suit ce « frerot » en



fac de droit. A Dijon, puis à Toulouse. Les deux étudiants passent quelques nuits sous les ponts avant de trouver une coloc. Endurant, Merabi Murgulia, tout en enchaînant les petits boulots, passe un diplôme de juriste, puis l'examen du barreau. Réussir les épreuves écrites reste l'un des souvenirs les plus intenses de sa vie, au même titre que la naissance de ses deux enfants. Le pénaliste garde d'ailleurs en mémoire la date de sa prestation de serment, en 2014, alors qu'il a oublié celle de sa naturalisation, survenue quelques semaines plus tard. « Paradoxal », sourit celui qui risquait l'expulsion, après avoir bénéficié d'une douzaine de cartes de séjour en tant qu'étudiant. Par deux fois

déjà, il s'était vu refuser la nationalité française, faute de ressources suffisantes. Soutenu par maître Olivier Charpentier-Stoloff, il obtient enfin le précieux sésame grâce à une promesse d'embauche de ce dernier.

L'avocat est pour lui comme le « dernier rempart »

La suite de l'histoire s'écrit au palais de justice de Paris. En 2016, Merabi Murgulia remporte le concours d'éloquence de la Conférence, à l'issue duquel douze jeunes avocats sont choisis pour assurer en priorité la défense pénale d'urgence dans les affaires criminelles, en premier lieu celles de terrorisme. Il y côtoie son « idole », le ténor du barreau Henri Leclerc. Et s'aguerit, dossier après

dossier : attentat de janvier 2015 contre *Charlie Hebdo*, du côté des victimes ; meurtre de Mireille Knoll, en défense de l'un des deux suspects. Des affaires qui attirent autant la lumière que les critiques. L'avocat, qui en a conscience, cultive la discrétion. Il aime penser que son rôle consiste à être le « dernier rempart », comme au rugby. Et si, parfois, il se sent plus « assistant social » que conseiller pénaliste, il s'en accommode. « J'aime être utile, clame-t-il. On m'a tendu la main, je la tends. On m'a donné, je redonne. »

A l'automne, son cabinet participera à la plus grande audience criminelle jamais organisée en France. Celle des attentats du 13 novembre 2015, où il défendra l'un des accusés. ■